dents celtiques, l'organisation et la composition de l'assemblée, les principales fonctions administratives, le rôle politique, financier, économique et religieux de l'institution, le cadre monumental élevé à l'ancien confluent du Rhône et de la Saône, l'influence du Conseil dans l'espace et dans le temps.

III. — M. E. CAVAIGNAC, étudiant *le monnayage romain du III^e siècle*, discute les modifications apportées aux théories de M. Mattingly par les ouvrages récents de M. Sydenham et de M^me Breglia[1].

M. Sydenham fait descendre la série des as Janus-proue au temps de la guerre d'Hannibal. M. Cavaignac estime qu'il faut s'en tenir à la première idée de M. Mattingly : cette série est contemporaine de la première guerre punique.

M^me Breglia revient aux théories antérieures aux travaux de M. Mattingly. M. Cavaignac estime que le quadrigat est essentiellement la monnaie courante de la deuxième moitié du III^e siècle.

— Diverses observations sont présentées par MM. PERRET, JUMEAU, R. BLOCH, HEURGON. Ce dernier, tout en acceptant les vues de M. Mattingly, dit qu'il serait intéressant de savoir d'où vient l'erreur de Pline, plaçant l'apparition du *denier* en 269. M. Cavaignac répond qu'à son avis, vu la stabilité du quadrigat et la dégradation progressive des séries d'as contemporaines, il y a eu très probablement un moment où le quadrigat a valu 10 as, et par conséquent a été un *denarius*, mais un denarius d'un as plus lourd que l'as sextantaire. D'où la confusion que M. Mattingly a reconnue dans Pline.

IV.

SÉANCE DU SAMEDI 25 AVRIL 1953

(tenue en commun avec l'Association pour l'encouragement des études grecques).

Président : M. J. PERRET.

M. J. PERRET se félicite de voir consolider la tradition de contacts amicaux entre nos deux Sociétés. Grec et latin, au cours de l'histoire moderne, s'entend, n'ont pas toujours vécu en bonne intelligence. Il n'y a pas si longtemps que des esprits éminents réservaient aux études grecques le privilège d'être rafraîchissantes, libératrices, tandis que le latin semblait avoir partie liée avec l'esprit d'imitation, la grandiloquence, l'artifice. On ne jurerait pas qu'outre-Rhin notamment, et ici

1. Cf. ci-dessous, *Notes et Communications*, p. 106.

même parmi nos étudiants, ces opinions aient complètement disparu. Ce qui leur a parfois donné une apparence de vérité, c'est que, dans certains milieux tout au moins, le monde latin ne paraissait plus avoir d'existence que comme le support d'une tradition de culture elle-même en passe de se scléroser : le latin succombait sous les services qu'il avait jadis rendus à l'humanité. Il a repris vie et puissance d'attraction quand les latinistes — et ici l'exemple de nos confrères hellénistes a été pour nous le plus puissant des stimulants — ont compris qu'il leur fallait d'abord redevenir des savants. Nos deux Sociétés ont bien tenu leur rôle dans ce rétablissement d'une saine et amicale émulation entre deux disciplines faites pour se soutenir.

I. — Mlle J. Duchemin expose comment *l'étude des Odes triomphales de Pindare* fait apparaître de frappants parallélismes avec les thèmes les plus courants de *l'iconographie funéraire.*

Ces rapports sont loin de se borner à des concordances avec les œuvres contemporaines de la sculpture ou de la céramique ; ils ne sont pas non plus limités à la Grèce, puisqu'on peut évoquer, au delà de la Grande-Grèce, l'Étrurie et Rome, celle-ci à propos de monuments bien plus tardifs, comme les sarcophages du Haut-Empire ou les stucs pythagoriciens de la Porte Majeure.

On peut citer d'abord des thèmes purement décoratifs, comme les motifs végétaux, feuillages et guirlandes, dont on constate la présence ininterrompue dans l'art funéraire, et qui abondent chez Pindare au double titre de l'image poétique et du symbole. Il en est de même de certains motifs comme celui du voyage, de la nef ou des ailes, ou de l'évocation précise de la stèle, dont la corrélation est évidente, dans les *Epinicies*, avec le souci d'immortaliser efficacement le vainqueur. A la même préoccupation répond le choix des mythes, où l'accent est surtout mis sur l'effort humain, illustré par des héros dont Héraclès est le plus saisissant exemple, et sur la récompense offerte : l'immortalité divine. A la condition, bien entendu, de ne pas vouloir trouver dans cette notion d'immortalité personnelle le contenu précis que lui donnerait un moderne, il apparaît à l'évidence, dans l'œuvre conservé de Pindare, que le poète estime, en interprète officiel des dieux, conférer à celui qu'il chante un durable accroissement de son être, très supérieur en efficacité à l'effet d'une gloire toute passagère, simplement humaine et terrestre. Ainsi se manifeste de façon frappante l'ambivalence du funéraire et du triomphal, dans le souci commun d'assurer l'immortalité.

Si l'examen de l'iconographie funéraire peut nous être d'un grand secours pour mieux déceler les préoccupations pindariques, ne pou-

vons-nous, à l'inverse, trouver dans cette poésie triomphale des éléments qui nous permettent de mieux saisir le sens de certaines représentations, de mieux nous expliquer la présence de certains personnages ou de certaines catégories de scènes? L'interprétation des scènes de banquet ou de jeux athlétiques, si fréquentes sur les sépultures, si souvent jumelées, notamment en Étrurie, ne peut-elle gagner quelque lumière à ces rapprochements avec le thème pindarique du banquet d'immortalité, ou avec le sens profond que donne sa poésie aux victoires du stade, préfiguration des conquêtes eschatologiques? Dans cette perspective, le thème de la musique au tombeau, compris décidément comme un reflet de la survie, serait conçu comme un moyen, par des représentations efficaces, de procurer aux défunts une existence d'outre-tombe. Et la présence si fréquente des Muses sur les sarcophages ne serait pas sans rapport avec le caractère le plus ancien de ces déesses, en qui Pindare nous montre, avec une persistance des plus instructives, des prêtresses d'immortalité, aux deux titres, l'un et l'autre clairement quoique inégalement attestés de déesses de vie et d'ouvrières de mémoire. A la condition de ne pas vouloir trop hâtivement généraliser, nous pouvons, semble-t-il, trouver dans de semblables rapprochements matière à de fécondes comparaisons[1].

— M. Perret, cherchant à préciser la notion d'immortalité, note combien il nous est malaisé sur ce point de sortir de nous-mêmes, une simple survie dans la mémoire des hommes risquant de nous paraître insatisfaisante.

— M. Boyancé doute qu'il faille remonter, pour expliquer la présence des Muses sur les reliefs funéraires, jusqu'à leur antique aspect de déesses de la nature. Un débat s'engage sur la question des déesses d'immortalité qui sont aussi des déesses de l'inspiration : Muses, Charites, Néréides, etc.

II. — M. Henri van Effenterre présente, en collaboration avec le Dr Robert Dailly, médecin des hôpitaux de Rouen, une communication sur *le cas Marc-Aurèle, essai de psychosomatique historique.* Il s'agit de confronter, à la lumière des théories psychosomatiques les plus récentes, les données de l'histoire sur la santé physique, l'éducation, le milieu familial, le comportement et les tendances de l'empereur philosophe. L'analyse médicale fait penser que Marc-Aurèle fut atteint d'un ulcère digestif chronique. A ce type de maladie correspondraient le caractère du prince et son évolution, ainsi que certaines de

1. Texte intégral à paraître dans le prochain volume de la *Revue*.

ses orientations politiques, de ses méthodes, de ses inclinations philosophiques et de ses attitudes morales. L'origine devrait en être cherchée dans une situation familiale assez anormale : l'enfant aurait perdu son père très jeune — en tout cas avant son entrée dans le collège des Saliens — et il aurait été tiraillé entre les influences contradictoires de nombreux aïeux et l'amour excessif d'une mère dominatrice. M. van Effenterre analyse en particulier les relations du prince avec Catilius Severus, l' « aïeul de trop » qu'on n'a pu encore insérer dans le stemma de Marc-Aurèle, et avec Domitia Lucilla.

Ces troubles dans la croissance affective de Marc-Aurèle auraient favorisé l'apparition du tempérament si caractéristique du jeune homme et de l'empereur. On pourrait y reconnaître la cause psychologique profonde des déterminations successorales de Marc-Aurèle, dont MM. Carcopino, Béranger, Aymard, etc., avaient déjà excellemment établi le caractère très strictement dynastique.

— Observations de MM. Perret et Durry, qui soulignent d'intéressants rapprochements. Réserves de MM. Villers et Pflaum sur certains des jugements relatifs aux limites du principe d'hérédité, à la valeur morale de Lucius Verus et à la direction politico-militaire des guerres danubiennes.

v.

SÉANCE DU SAMEDI 16 MAI 1953.

Président : M. J. Perret.

Membres présents. — Mlle M.-Th. d'Alverny, MM. V. Alvès, U. Béjarono, P. Beucher, A. Bourgery, P. Boyancé, J. Couissin, P. Courcelle, A. Dain, Mlle M.-T. Derivière, MM. A. Diény, R. Dumaine, A. Dumézil, M. Durry, J. Duvernet, Mlle J. Ernst, MM. J. Fontaine, R. France, E. Galletier, M. Gautreau, L. Gerschel, R. Goujard, P. Grenade, A. Haury, J. Hellegouarc'h, R. P. Hubert, C. Iliopoulos, R. Jumeau, Y. Lefèvre, J. Le Gall, P. Lévêque, J. Marouzeau, L. Nougaret, Mme S. Nougaret, MM. M. Ribaud, P. Riché, Ch. Rosset, Ch. Samaran, Mlle Tachauer, M. A. Vernet, Mlle J. Vielliard.

Communications du Bureau.

M. J. Marouzeau présente un bref rapport sur le voyage collectif de Pâques qui a conduit à Rome bon nombre de membres de la Société, et communique que la célébration du trentième anniversaire de la Société se continuera le samedi 13 juin par une séance commémorative suivie d'un dîner à la Cité universitaire.

Il rend compte du voyage qu'il vient de faire en Suisse pour parti-